les bancs vaseux se montrent à la marée basse. On a assaini une vaste étendue de ces lagunes qui, rendues à la culture, deviennent en peu de temps d'une grande fertilité. Le port d'Isigny exporte en Angleterre pour environ 2 millions de francs de beurre salé par an. Les beurres frais, fabriqués d'une façon toute particulière, sont expédiés à Paris, où ils sont très-connus et très-recherchés. Le commerce d'Isigny, qui s'accroît chaque année, comprend aussi les bestiaux, la cire jaune, les graines de trèfle, les bêtes à laine, etc.

Les deux principaux monuments de cette petite ville sont l'église et le château. L'église, qui date en partie du XIIIe siècle, se compose : d'un chœur terminé par un chevet droit, le long duquel est appliquée une chapelle seigneuriale, de deux transsepts et d'une nef garnie de bas côtés. Le transsept N. se fait remarquer par des chapiteaux fort élégants et deux arcades délicatement accolées. Le château, construit au siècle dernier, est devenu l'hôtel de ville, dont la cour forme une place régulière.

ISIGONUS, écrivain grec, né à Nicée. Il vivait à une époque incertaine, peut-être au commencement de notre ère. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Choses incroyables* (Apista), dont il ne nous reste que quelques fragments, insérés dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de C. Muller.

ISILI, ville du royaume d'Italie, dans l'île de Sardaigne, ch.-l. de l'intendance de son nom, prov. et à 48 kilom. N. de Cagliari; 2,103 hab. Récolte et commerce de vins blancs et pâturages; fabrique de poudre de chasse.

ISIS s. f. (i-ziss — nom mythol.) Astron. Petite planète découverte en 1856. ‖ *Astre d'Isis*, Nom donné par quelques anciens à la planète Vénus.

— Zooph. Genre de polypiers dendroïdes, type de la famille des isidées, comprenant un petit nombre d'espèces répandues dans toutes les mers.

— Bot. Syn. d'IRIS, genre type de la famille des iridées. ‖ Peu usité.

— **Encycl.** Astron. Cette planète a été découverte à Oxford, le 23 mai 1856, par M. Poyson. Ses principaux éléments sont :

Moyen mouvement diurne	=930″, 94.
Durée de la révolution sidérale	=1, 392 j., 14.
Distance moyenne au soleil	=2, 44.
Excentricité	=0, 21.
Longitude du périhélie	=317° 59′ 39″.
Longitude moyenne de l'époque	=247° 46′ 48″.
Longitude du nœud ascendant	=84° 31′ 7″.
Inclinaison	=8° 34′ 30″.
Epoque en temps moyen de Paris	=1, 0 janv. 1860.

— Zooph. Les *isis* sont des polypiers dendroïdes, cylindriques, rameux, à écorce épaisse, blanchâtre, non adhérente, friable quand elle est sèche, à articulations pierreuses, blanches, presque translucides, séparées par des entre-nœuds discoïdes et cornés, à cellules éparses et non saillantes. Ce genre comprend un petit nombre d'espèces, répandues dans toutes les mers. Les naturels des Moluques et d'Amboine emploient les *isis* dans une foule de maladies, ce qui pourrait faire regarder ces polypiers comme une panacée, si l'usage qu'en font ces peuples ne prouvait surtout leur ignorance en médecine. L'*isis queue de cheval* habite les mers de l'Europe.

ISIS, l'une des plus anciennes divinités de l'Egypte. Elle formait avec Osiris, à la fois son frère et son époux, et Horus, leur fils, une sorte de triade mythique dans laquelle on peut retrouver le principe de la trinité chrétienne. Elle avait pour mère la Terre, assimilée par les Grecs à Rhéa, et elle était supposée avoir appris aux peuples l'usage du froment, de l'orge et des grains, en même temps qu'elle leur donnait les premières notions de l'agriculture; aussi les Grecs se hâtèrent-ils de l'assimiler à Cérès. D'autres parties de son culte lui donnaient quelque similitude avec Junon ou avec Séléné, et ses attributions funéraires la rapprochaient de Proserpine. De là toutes les divagations d'Hérodote, de Diodore et de Plutarque, qui se sont perdus au milieu de tant d'idées multiples. Ils ne pouvaient s'imaginer qu'il pût y avoir d'autres dieux que les leurs.

La légende d'Isis, telle qu'on peut la retrouver ou la conjecturer sur les monuments égyptiens, est la suivante : Osiris ayant été tué par Seth, le Typhon des Grecs, son cadavre fut enfermé dans un coffret et jeté dans le Nil. Isis entreprit de longs voyages à la recherche du corps de son époux, et enfin le retrouva à Byblos. Mais Seth mit le cadavre en pièces et dispersa les membres par toute l'Egypte. Isis les recueillit pieusement et consacra les représentations des parties qu'elle n'avait pu retrouver. De là l'usage du phallus, devenu célèbre dans toutes les cérémonies religieuses de l'Egypte. Isis est probablement l'allégorie par laquelle les Egyptiens ont symbolisé la mort apparente de la nature, pendant l'époque où la végétation s'arrête, et sa renaissance au printemps, comme les Grecs dans le mythe de Déméter et de Proserpine. Les courses errantes de Déméter à la recherche de sa fille ont quelque similitude avec les voyages d'Isis. Mais les Egyptiens ont mêlé à leurs fables un naturalisme beaucoup plus puissant. Seth personnifie la mort qui anéantit et disperse les éléments dont sont formés tous les êtres vivants; Isis, c'est la nature puissante et féconde qui recueille ces éléments épars, les réchauffe dans son sein et en forme perpétuellement des êtres nouveaux. Il y a quelque chose de bien remarquable dans cette haute compréhension des phénomènes naturels.

Isis était adorée comme la déesse du monde et suppléait toutes les grandes divinités féminines des divers peuples antiques. Comme épouse de son frère, elle était le type des reines d'Egypte, qui, on le sait, épousaient le plus souvent leurs frères. Dans les inscriptions, la représentation d'Isis sert ordinairement de surnom aux reines; aussi ses images abondent-elles dans les antiquités égyptiennes. Elle est figurée avec un petit trône sur la tête ou coiffée d'un disque terminé en cornes de vache. Souvent elle tient sur ses genoux Horus, ou bien elle l'allaite; quelquefois elle est représentée les ailes étendues et cherchant à cacher la momie d'Osiris, ou bien, les mains placées sur le front, en signe de deuil, elle prononce la formule mystique qui doit rendre la vie à son époux.

Son culte, du moins à l'origine, était surtout funéraire. La figure d'Isis est sculptée ou peinte sur la plupart des sarcophages, et les inscriptions ont révélé que la déesse promet au mort de rassembler ses membres aussi pieusement qu'elle a recueilli ceux d'Osiris. Ses mystères avaient quelque chose de lugubre. Il est probable que l'on y enseignait aux initiés sinon la croyance en un Dieu unique, du moins celle de l'immortalité de l'âme et des peines décrétées après la mort contre les coupables. Les règles d'une vie pure, la sobriété, l'abstinence des plaisirs grossiers et de certaines viandes leur étaient imposées. Ce culte, détourné de son sens primitif, eut une grande vogue, dans tout le monde romain, au déclin du paganisme; il se mélangea des éléments les plus disparates : ici, la déesse égyptienne fut honorée comme déesse des voyages et de la navigation, en souvenir de ses courses à la recherche d'Osiris; là, on lui éleva des temples comme à une nouvelle Cérès, meilleure que l'ancienne; plus loin, on en fit la déesse des tombeaux. En même temps que les spiritualistes d'Alexandrie, envisageant la tendance morale de ce mythe, y trouvaient un pressentiment de leurs propres idées sur les destinées de l'âme, les charlatans et les bateleurs phrygiens, tels que Lucien et Apulée nous les montrent, promenaient son idole et prônaient ses mystères, dans lesquels on se livrait à la plus honteuse promiscuité, sous prétexte d'honorer la déesse de la fécondation. Enfin il n'est pas jusqu'aux chrétiens que ne séduisit ce type des religions antiques; ils furent frappés surtout de ses caractères de bonté, de sagesse infinie, et assimilèrent Isis à la vierge Marie.

Une des plus curieuses particularités de ce culte ainsi répandu consistait dans la cérémonie annuelle du *navigium* d'Isis. Apulée nous a décrit cette fête telle qu'on la célébrait de son temps dans presque toutes les villes maritimes de la Méditerranée; mais elle était certainement plus ancienne. L'objet principal de la cérémonie était la consécration à Isis d'un petit vaisseau peint à la mode égyptienne, que l'on promenait la nuit au bord de la mer, à la lueur des flambeaux, et qu'on lançait ensuite dans les flots, chargé d'ornements et de parfums. Cette fête était populaire en Asie Mineure, en Grèce, en Espagne, dans les Gaules, et jusqu'en Germanie, où Tacite signale des pratiques qui ne peuvent que s'y rapporter. Des érudits sont allés plus loin, et, sur ce frêle fondement, ont bâti une hypothèse ingénieuse. Ils ont conjecturé que Paris devait son nom, beaucoup plus ancien que celui de Lutèce, au voisinage d'un temple d'Isis, παρὰ Ἴσιδος ναόν, que ce temple était élevé sur l'emplacement de l'église Saint-Germain-des-Prés et que ses prêtres demeuraient à Issy. La cérémonie du *navigium* serait l'origine du vaisseau que la ville de Paris porte dans ses armes. Nous ne nous portons point garants de cette haute fantaisie.

Isis et Osiris (TRAITÉ SUR), attribué à Plutarque (IIe siècle). C'est un assez curieux monument des travaux que les Grecs aimaient à faire sur les dieux étrangers, en les confondant avec les leurs. On y trouve de précieuses notions sur la religion égyptienne, mais elles sont tellement défigurées par la manie des assimilations que les érudits de notre siècle ont déclaré ne pas pouvoir s'y fier. En tout cas, ce livre nous représente l'état du culte d'Isis à l'époque où vivait l'auteur et l'on peut y chercher des renseignements sur les mystères tels qu'ils se pratiquaient en Grèce et en Asie Mineure. Quant à démêler, dans ce traité, les traits originaires du mythe et sa filiation parmi les divinités égyptiennes, il faut y renoncer. D'abord l'auteur, voyant une ressemblance entre le nom d'Isis et un vieux mot grec, ἴσημι, savoir, a bâti là-dessus le système le plus erroné; puis, rencontrant quelques attributions similaires, il a fait Isis fille de Rhéa et de Saturne, et lui a donné pour ministres Hercule et Mercure. C'est à peu près comme si, nous fondant sur l'assimilation que les premiers chrétiens faisaient d'Isis avec la vierge Marie, nous disions qu'Isis est la mère du Christ, et par conséquent la tante de saint Jacques. Il explique la dispersion des membres d'Osiris comme personnifiant la sagesse, éparse çà et là, que la déesse s'efforce de réunir en faveur des croyants, et malgré la haine de l'esprit du mal, Seth ou Typhon, qui toujours lui suscite de nouveaux obstacles. Il interprète aussi la règle imposée aux prêtres d'Isis de se tondre le poil, comme dit le traducteur Amyot, raser les ongles et ne porter, avant comme après la mort, que des vêtements de lin, « par l'opinion où ils étaient que toutes les superfluités du corps (et ils y comprenaient le poil et la laine des animaux) étaient immondes. Au contraire, ils considéraient que le lin naît de la terre, qui est immortelle et produit tout fruit bon à manger, et qu'il fournit de quoi faire robe simple, sobre et nette, ne chargeant point celui qui la porte, convenable à toute saison de l'année, et n'engendrant de poux nullement. »

Les détails que l'on rencontre çà et là sur les mystères d'Isis au temps des empereurs font voir que leur vogue avait succédé à celle des mystères de la grande déesse. Toutefois, à l'époque de Plutarque, le culte est encore pur, il est même ascétique dans quelques-unes de ses prescriptions. C'est dans Lucien et dans Apulée qu'il faut en étudier la décadence profonde.

Isis, tragédie-opéra en cinq actes, précédée d'un prologue et ornée d'entrées, de ballets, de machines et de changements de théâtre, paroles de Quinault, musique de Lulli, représentée à l'Académie royale de musique le 5 janvier 1677. Le sujet de cette pièce est l'histoire de la nymphe Io, aimée par Jupiter, persécutée par Junon et finalement admise au rang des divinités célestes sous le nom d'Isis. La mythologie avait alors une telle vogue, qu'on doit savoir gré aux auteurs de n'avoir pas représenté la métamorphose d'Io en vache. Elle conserve sa forme, mais Argus ne s'endort pas moins. De ce jardin, le spectateur est conduit en Scythie, puis chez les Parques, enfin sur les bords du Nil. Cette variété dans le spectacle s'accordait cette fois avec la valeur réelle de l'œuvre. Si *Atys* était l'opéra du roi, *Isis* fut celui des musiciens. La scène de Jupiter et d'Io est d'une délicatesse pleine de charme, et les récitatifs de Lulli en font admirablement valoir toutes les nuances.

Le trio des *Parques :*

Le fil de la vie
De tous les humains,
Suivant notre envie,
Tourne dans nos mains,

a eu un grand succès. Cet opéra, qui était l'occasion d'un triomphe nouveau pour le compositeur, fut une cause de disgrâce pour le pauvre poëte. Quelques railleurs affectèrent de reconnaître Mme de Montespan dans le personnage de Junon, et l'altière duchesse, rendant Quinault responsable d'allusions auxquelles il n'avait probablement pas songé, le fit exiler de la cour et du théâtre pendant deux ans. Nous avons dit ailleurs combien ce collaborateur fit défaut à Lulli. Corneille, Fontenelle, Boileau, La Fontaine ne purent remplacer Quinault et ne firent, au point de vue lyrique, que des vers détestables. Lulli leur faisait recommencer chaque scène; ils y consentaient, car il s'agissait des plaisirs du roi, mais sans réussir mieux au gré du musicien, qui n'était pas homme à dissimuler son désappointement. Aussi conçurent-ils contre lui une haine profonde, qui se manifesta de son vivant sans lui faire aucun mal, mais qui donna lieu après sa mort à une appréciation de son caractère et de ses mœurs que nous croyons fausse de tout point. La critique historique s'exercera sur ce sujet et prouvera que des injures ne sont que des injures, et non des preuves.

Isis et Sérapis (RÉGION D'), nom donné par Auguste à un quartier de Rome, lorsqu'il divisa la ville en quatorze régions. Elle était située à l'E. de la région de la Voie Sacrée, dont elle était séparée à l'O. par le *Vicus Cygnius*, et au S. par l'extrémité orientale de la Voie Sacrée et par le quartier de Sulerne. Elle était presque vide de monuments au temps d'Auguste, quoique d'une étendue fort considérable. Elle comprenait la voie et le quartier de Sulerne faisant suite à la voie Sacrée, et situés sur le penchant du mont Esquilin.

ISITÉRIES s. f. (i-zi-té-rî — gr. *eisiteria*, de *eisiteros*, introductif; de *eis*, dans, et *eimi*, je vais). Antiq. gr. Fêtes qu'on célébrait au commencement de l'année et à l'époque de l'entrée en charge des magistrats.

ISKANDER, pseudonyme de **A. Hertzen**, romancier russe. V. HERTZEN.

ISKANDER-BEY (comte ILLINSKY, également connu sous le nom D'), général attaché au service de la Turquie, né près de Bender (Bessarabie) en 1814, mort en 1864. Il était fort jeune encore lorsqu'il s'expatria de son pays natal incorporé à la Russie, voyagea en Europe, servit dans les troupes de la régente d'Espagne Marie-Christine, puis dans celles de dom Pedro de Portugal et, de là, passa en Perse. Après avoir assisté au siége d'Hérat (1836), le comte Illinsky se rendit en Algérie, combattit avec les Français contre Abd-el-Kader et fit preuve d'un courage qui lui valut la croix de la Légion d'honneur. Lorsque, à la fin de 1848, la Hongrie se souleva contre l'Autriche, il alla se joindre aux insurgés, se conduisit vaillamment sous les ordres de Bem, puis, quand l'Autriche eut triomphé grâce à la Russie, il alla chercher un refuge en Turquie et devint aide de camp d'Omer-Pacha. Ses actions d'éclat, l'intrépidité dont il donna des preuves multipliées en Bosnie, dans le Monténégro, en Valachie, en Crimée, lui valurent les grades de bey, puis de pacha, et le firent désigner par ses soldats sous le nom d'Iskander-bey, en souvenir du célèbre Scanderberg. Lors de la guerre d'Orient, il défit, près de Craïova (1854), avec 800 hommes, environ 1,200 hussards du régiment de Karamsin et leur prit quatre bouches à feu. Dans son aventureuse carrière, il avait reçu sur les champs de bataille en Europe et en Asie plus de quarante blessures.

ISKENDERIÈH, nom arabe d'ALEXANDRIE.

ISKENDEROUN, nom turc d'ALEXANDRETTE.

ISKER, en latin *Œscur*, rivière de la Turquie d'Europe. Elle descend du versant septentrional du mont Vitocha, au S.-E. de Sophia, coule au N., puis, au N.-E., entre en Bulgarie, et se jette dans le Danube, entre Nikopol et Rahova, après un cours de 270 kilom.

ISKER, ville de la Russie d'Asie. V. SIBIR.

ISKOURIAH, ville de la Russie d'Asie. V. ISGAUR.

ISLA (Jean), jésuite et écrivain satirique espagnol, né à Villavidane (royaume de Léon) en 1703, ou, selon d'autres, à Ségovie en 1714, mort à Bologne en 1783. Il joignait à beaucoup d'érudition et de goût un esprit très-mordant, très-fin, porté vers la plaisanterie et la satire. L'écrit par lequel il commença à se faire connaître, *El dia grande de Navarra* (Madrid, 1746, in-8o), est une relation des fêtes qui eurent lieu à Pampelune pour l'avénement de Ferdinand VI. Ce récit contient une raillerie si fine et si délicate qu'elle passa d'abord inaperçue. Lorsque les Navarrais virent qu'ils avaient été joués, ils essayèrent mais en vain de faire supprimer l'ouvrage, et Isla se vit contraint de quitter Pampelune. Depuis longtemps, ce jésuite prêchait avec succès. Frappé du mauvais goût qui s'était introduit dans l'éloquence de la chaire, il se mit à montrer l'exemple, en remplaçant le style précieux et enflé, les jeux de mots et les jeux d'idées, les bouffonneries de tout genre alors à la mode, par un style pur et simple; mais comprenant que son exemple ne serait pas suivi s'il n'avait recours à l'arme toute-puissante du ridicule, il donna la mesure de sa verve mordante en écrivant son célèbre roman intitulé *Vida de fray Gerundio de Campazas*, histoire d'un prédicateur populaire, qui est, en outre, la meilleure peinture des mœurs espagnoles au XVIIIe siècle. Le premier volume de ce livre amusant, pétillant d'esprit, et où les caractères sont tracés de main de maître, parut sous le nom de **F. Lobon de Salazar**, à Madrid, en 1758, et obtint un succès extraordinaire. A l'instigation des prédicateurs ridiculisés, l'ouvrage fut mis à l'index par l'inquisition, ce qui ne diminua en rien son succès. Le roman tout entier parut à Barcelone vers 1773, à Madrid en 1813 (4 vol. in-12), fut traduit en anglais par Baretti (1772) et en français par Cardini sous le titre : *Histoire du fameux prédicateur fra Gerunde de Campazas* (Paris, 1822). En 1767, les jésuites ayant été expulsés d'Espagne, le P. Isla se rendit en Italie et passa les dernières années de sa vie à composer des ouvrages : *Cicéron*, poëme en seize chants, qu'il ne put faire imprimer; *El Mercurio general* (Madrid, 1784); *Cartas familiares* (Madrid, 1785-1786); *Colleccion de papeles critico-apologeticos* (1788); *Rebusco* (1790); *Sermones* (1792). Mais l'ouvrage qui a surtout contribué en France à mettre en relief le nom d'Isla est sa traduction du chef-d'œuvre de Le Sage, *Gil Blas*, qui fut publié sous le titre de *Aventuras de Gil Blas de Santillane, restituidas a su patria y a su lengua nativa por un Español zelado* (Madrid, 1787, 6 vol. in-8o). Dans ce livre, il attribue la paternité de ce roman célèbre à un avocat andalou, qui, d'après lui, aurait communiqué son manuscrit à Le Sage alors en Espagne. Cette fable, imaginée par le P. Isla, n'a pu résister à un examen sérieux et n'a eu qu'un succès éphémère. L'origine française de *Gil Blas* est depuis longtemps au-dessus de toute contestation.

ISLAM s. m. (i-slamm — mot ar. qui signif. *résignation*). Religion des mahométans : *Temple jadis chrétien, Sainte-Sophie de Constantinople est devenue un temple de l'*ISLAM. (Lamart.) ‖ Ensemble des peuples musulmans : *Tout l'*ISLAM *se révolta.*

ISLAM-ABAD, ville de l'Indoustan anglais, présidence du Bengale, chef-lieu du district de Chittagony, à 215 kilom. S.-E. de Dacca, sur la rive gauche de la Chittagony, à 13 kilom. de l'embouchure de cette rivière dans le golfe du Bengale; 12,000 hab., dont 2,000 d'origine portugaise. Construction de navires. Commerce de riz, sel et grosses toiles de coton. Entrepôt considérable du commerce avec l'Ava. Cette ville, appelée *Porto-Grande* par les Portugais, appartint successivement aux rois afghans du Bengale, aux radjahs d'Arakan, et, en 1666, reçut des Mongols son nom actuel. En 1760, elle fut cédée aux Anglais, qui n'avaient pu la prendre en 1689. ‖ Ville de l'Inde en deçà du Gange, dans l'Etat de Cachemire, sur le Djelem, à 20 kilom. S.-E. de Cachemire, la plus belle ville de cette contrée après la capitale; elle compte 8,000 maisons et environ 20,000 hab. Elle possède, dit V. Jacquemont, une profusion de sources toutes très-abondantes. Fabriques de beaux châles, tapis, indiennes, etc. Teintureries importantes.

ISLAMIQUE adj. (i-sla-mi-ke — rad. *islam*). Qui appartient à l'islam, à l'islamisme : *La civilisation* ISLAMIQUE.

ISLAMISME s. m. (i-sla-mi-sme — rad. *islam*). Religion des musulmans : *Les commencements de l'*ISLAMISME *forment une épopée magnifique.* (A. Martin.) *Ce sont les Turcs qui, par la sauvagerie de leur apostolat, ont déshonoré et tué l'*ISLAMISME. (Proudh.)

— **Encycl.** V. MAHOMÉTISME.

ISLAMITE s. (i-sla-mi-te — rad. *islam*). Partisan de l'islamisme; mahométan : *Un* ISLAMITE. *Une* ISLAMITE.

ISLANDAIS, AISE s. et adj. (i-slan-dè, è-ze). Géogr. Habitant de l'Islande; qui appartient à l'Islande ou à ses habitants : *Un* ISLANDAIS. *Une* ISLANDAISE. *Les côtes* ISLANDAISES. *Les mœurs* ISLANDAISES.

— s. m. Langue islandaise : *L'*ISLANDAIS *appartient au groupe des langues germaniques.*

— **Encycl.** Linguist. La langue *islandaise* est le plus ancien idiome des peuples scandinaves, branche de la famille teutonique. Il n'y avait autrefois dans la Scandinavie qu'une seule langue; on l'appelait *dönsk tunga*, langue danoise, car alors le Danemark était le plus puissant des trois royaumes. Cette langue fut transplantée en Islande, au IXe siècle, par une colonie de familles nobles qui fuyaient le joug de Harald Haarfager, et là elle rejeta tout alliage étranger, toute locution nouvelle. Sur le continent, en s'altérant, la langue danoise s'appela langue du Nord (*norräna tunga* ou *norränt mal*), et, au XIIe siècle, la *dönsk tunga* primitive, conservée en Islande, prit le nom de *langue islandaise*. Cette langue est énergique, souple et richement développée. « En l'étudiant aujourd'hui, dit M. Xavier Marmier, avec les idées de philologie progressive que le temps nous a enseignées, on est étonné de ses combinaisons grammaticales, de son allure franche et hardie, de son habileté à rendre les nuances les plus délicates de la pensée, et de son accentuation à la fois douce et sonore. » On n'y rencontre ni les rudes gutturales de l'allemand ni les nombreuses sifflantes de l'anglais; son articulation la plus dure est un *h* très-fortement aspiré. Sa construction est simple, assez semblable à la nôtre, et cependant plus variée et plus libre. Elle a, comme l'allemand, une admirable aptitude à créer de nouveaux mots; elle a, comme le grec, les trois genres; comme le danois et le suédois, l'article déterminé qui se place à la fin des substantifs; comme le latin, la déclinaison des noms propres; et cependant elle est restée telle qu'elle était. Seulement, sur les côtes de l'île, dans les ports fréquentés par les bâtiments étrangers, le peuple a modifié légèrement sa prononciation et mêlé quelques expressions danoises à l'élément primitif *islandais;* mais dans l'intérieur du pays la langue s'est conservée pure et intacte; on la parle à peu près comme au temps d'Ingolfr, le premier colon norvégien, et dans toute l'étendue de l'île il n'est pas un paysan illettré, pas un pâtre ignorant qui ne comprenne parfaitement la prose *islandaise* la plus ancienne. L'*islandais* a la plus étroite parenté avec le gothique; les radicaux de même signification dans les deux langues présentent le plus souvent les mêmes consonnes et ne diffèrent guère que par leurs voyelles. Ainsi, par exemple, *vâpn* (arme) est presque le radical gothique *vêpn*. L'étude de l'*islandais* jette de la lumière sur toute la philologie scandinave. M. Xavier Marmier a constaté sa parenté étroite avec le danois et le suédois, ses analogies avec l'allemand, l'anglo-saxon et l'anglais, et le savant danois Rask a établi ses rapports avec le grec et les langues slaves.

Les plus anciens monuments de la langue *islandaise* sont les inscriptions runiques (v. RUNES). Viennent ensuite les deux *Eddas :* l'Edda poétique composé de vieux poëmes mythiques, et l'Edda de Snorri Sturleson, qui est de date plus récente, et qui résume en prose les récits de l'ancienne mythologie scandinave. Les scaldes ou bardes *islandais* étaient pour la Scandinavie ce que furent les troubadours, les trouvères et les minnesingers dans l'Europe méridionale, la France et l'Allemagne; poëtes et guerriers, ils assistaient aux batailles qu'ils devaient chanter, et combattaient au premier rang. Dans ses monuments les plus anciens, la poésie *islandaise* est claire, simple, énergique; mais plus tard les scaldes l'altérèrent; elle devint l'œuvre du travail factice et des beaux esprits. Une des règles fondamentales de cette poésie artificielle, c'est que rien ne doit y être appelé par son nom. Le ciel, c'est la couverture des montagnes, la maison du soleil, le chemin des étoiles; le feu, c'est le frère du vent et l'ennemi des forêts; le sang est la rosée des douleurs, le lac des blessures et le vin des oiseaux de proie. Le vers des scaldes admettait la quantité, la rime, l'allitération et l'assonance. La quantité n'est point déterminée en *islandais* comme en grec et en latin; elle change souvent selon la position des mots, mais on peut généralement établir que la première syllabe d'un mot sur lequel repose l'accent principal est longue, ainsi que la première des mots composés.

A côté des chants des scaldes, la littérature *islandaise* offre les *sagas* ou récits légendaires qui embrassent dans leur large cercle le Nord entier, langues, coutumes, histoire et religion; puis des ouvrages purement historiques, des recueils de lois et des livres scientifiques et religieux. Tous les *Islandais* savent lire et écrire, et tous sont avides d'instruction. L'Islande possède une société littéraire dont le but est de propager le goût de la littérature, et de faire imprimer dans la langue du pays les livres les plus utiles. Elle publie un journal mensuel qui a pour titre *Courrier du midi* (*Sunnan posturinn*).

ISLANDE, grande île de l'Europe dans l'océan Glacial arctique, appartenant au Danemark. *Island* signifie proprement terre de glace, de l'ancien allemand *is*, glace, scandinave *is*, anglo-saxon *is*, *isa*, anglais *ice*, allemand *eis*, et *land*, terre, pays.

L'Islande est située à environ 950 kilom. de la côte de Norvége et à 1,900 kilom. N.-O. de Copenhague, sur les deux côtés du méridien de l'île de Fer, entre 63° 23′ et 66° 32′ de lat. N., et entre 15° 55′ et 26° 31′ de long. E. Sa plus grande longueur est de 540 kilom.; sa superficie, en y comprenant les petites îles qui l'entourent, est de 102,600 kilom. carrés. Malgré cette immense superficie, la population de l'Islande ne dépasse pas 67,000 hab. Cette population paraît avoir éprouvé de grandes variations dans le cours des temps, et l'on admet assez généralement qu'avant le XIVe siècle elle atteignait le double de ce chiffre. Mais les éruptions volcaniques, les épidémies et les tremblements de terre la réduisirent, vers cette époque, au cinquième à peine de ce qu'elle était auparavant, et elle ne s'est que lentement relevée depuis.

L'Islande a la forme d'un cœur dont la pointe est tournée vers le sud. Hors de la partie habitée, elle n'offre guère que des montagnes couvertes de glaces éternelles et de neige, des plaines de sable volcanique, des vallées remplies de cendres et de lave. Au N.-O., elle forme une presqu'île reliée seulement au reste du pays par une étroite langue de terre. Excepté sur la côte méridionale, elle est coupée par une infinité de golfes dont les principaux sont : le Skaga, le Havalf, l'Isa, l'Arnar, le Tseyde et le Sona.

Au point de vue de sa constitution orographique, l'Islande est un vaste plateau d'environ 660 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, se terminant en côtes verticales et escarpées. Ce plateau est traversé dans la direction N.-E., du S. au N. et à l'E., par une zone de trachyte, sur une longueur de 160 à 170 kilom., zone traversée à son tour dans toute sa longueur par une dépression centrale qui partage l'île à l'E. et à l'O. en deux parties égales, et la zone de trachyte elle-même en chaîne de trachyte orientale et chaîne de trachyte occidentale. La zone de trachyte est le siége de la plupart des volcans éteints ou en activité, et l'île volcanique de Jean-Mayen n'en est que le prolongement. Ce sont également ces dômes trachytiques qui supportent les glaciers dits Jœkler. A l'opposite, se dressent des montagnes de trapp avec leurs rocs escarpés, leurs assises de basalte parallèles et leurs lignes correctes, régulières, telles que des ouvrages d'art sortis de la main des hommes. Ces montagnes, presque toujours voisines de la mer, s'élèvent parfois jusqu'à 1,300 mètres au-dessus de son niveau et ressemblent généralement à des rochers de lave d'un volume colossal. Les principaux glaciers sont le Klofa ou Batna, le Skaptar, le Skeidarar, l'Œrœpa, le Breidamerkur, le Tunguafall, le Haf, l'Eyjafjalla, etc. Parmi les volcans, nous signalerons le Kœtlugja, qui, depuis l'occupation du pays par les hommes du Nord, compte huit éruptions, et l'Hécla ou Hékla, dont le principal sommet a 1,557 mètres. Les fleuves de l'Islande sont ordinairement formés par les torrents des montagnes. Ils se distinguent par la couleur jaunâtre de leurs eaux des fleuves issus des sources. Les plus remarquables sont : la Laxaa, la Thiorsaa, la Skaptaa, la Hvitaa, la Skalfandkaa et le Jœkullsaa. Ce dernier exhale une odeur de soufre. L'Islande possède aussi de nombreux lacs et des sources intermittentes d'eau bouillante, qui s'élancent dans les airs. Si l'on étudie sur la carte cette zone de trachyte dont nous avons parlé, on voit qu'au centre, où elle s'élève dans la région des neiges, elle traverse l'Islande dans toute sa largeur de l'E. à l'O., semblable à une immense muraille de glaciers avec tours et bastions et percée de plusieurs routes plus ou moins étroites. De là vient qu'en Islande on ne voyage guère qu'à cheval. Mais, sauf les hauteurs les plus désertes où l'on trouve des pierres élevées de distance en distance, en forme de pyramides, pour indiquer les étapes et les huttes destinées à offrir un abri contre le mauvais temps, les chemins sont si négligés que souvent les voyageurs s'y égarent ou périssent de froid et de faim.

— *Climat.* La température de l'Islande est fort différente suivant les parties du pays. Il est donc impossible d'y fixer une moyenne commune. Entre le nord et le midi, la différence est, pendant l'hiver, de 0° à 5°, et, pendant l'été, de 10° à 5°. Sur certains points, le mois de janvier est le plus froid; sur certains autres, ce sont les mois de février ou de mars. Le vent y souffle rarement avec violence; les tempêtes, au contraire, y sont très-fréquentes. La neige, en hiver, est abondante et solide. Pas de tonnerre en été, en revanche, il gronde très-fortement pendant l'hiver. Par suite de la situation de l'Islande, la durée du jour et de la nuit est bien différente. Sous le 60° de lat. N., le jour le plus court est de trois heures, et, pendant l'été, il n'y a pas de nuit proprement dite, mais seulement un crépuscule qui dure trois à cinq heures. Sur la côte septentrionale, règne tantôt un jour continu, tantôt une nuit sans fin avec un court crépuscule. Les aurores boréales sont fréquentes pendant l'hiver et belles surtout à cause des immenses nappes de neige qui les reflètent.

— *Productions des trois règnes.* L'Islande est très-riche en produits minéraux, mais les arbres y sont rares et les bois nuls. La tourbe y abonde et sert surtout au chauffage. On n'y récolte point de blé, mais des pommes de terre et des racines légumineuses. Une sorte de chanvre sauvage sert à faire du pain qui ne manque pas de saveur. On trouve encore en Islande d'utiles lichens, entre autres la mousse d'Islande, diverses espèces de baies ou myrtilles bonnes à faire des confitures. Quant au règne animal, il appartient tout entier à la faune arctique. Les espèces mammifères les plus caractéristiques sont au nombre de 33, les espèces d'oiseaux de 86, celles de poissons de 49. L'ours blanc et le renne, importés en Islande en 1770, y comptent parmi les animaux les plus importants, bien qu'ils donnent lieu à une chasse peu productive; mais on y chasse avec succès les phoques, le renard, la bécasse, etc. On pêche la baleine, le hareng, la morue et le saumon.

— *Gouvernement.* L'Islande est gouvernée par le roi de Danemark, de concert avec le Rigsdag siégeant à Copenhague et une assemblée consultative siégeant à Reikiavik, capitale de l'île. Cette assemblée, dite *Althing*, créée par ordonnance royale du 8 mars 1843, se compose de 26 membres dont 6 nommés par le roi et 20 élus par le peuple. Pour être électeur et éligible, il faut seulement des qualités personnelles. L'Althing se réunit une fois par an. Sous le rapport administratif, l'Islande se divise en trois préfectures : la préfecture du Sud, la préfecture du Nord-Est et de l'Est, et la préfecture de l'Ouest. La préfecture du Sud, qui forme une préfecture supérieure, a régulièrement pour titulaire un noble danois. Les préfectures sont subdivisées en 22 districts, et ceux-ci en un certain nombre de communes. Sous le rapport ecclésiastique, l'Islande forme 1 évêché avec 19 cures ou pastorats. Depuis 1800, elle a une cour d'appel siégeant à Reikiavik; mais la dernière instance est la cour suprême de Copenhague. Pas de soldats en Islande; pas de conscription, par conséquent, ni pour l'armée de terre ni pour la marine. Pour l'exercice 1857-1858, le budget des recettes était de 32,493 rigsdalers et le budget des dépenses de 62,728 rigsdalers. Cet écart, relativement énorme, est attribué en grande partie à l'administration défectueuse qui a longtemps pesé sur le pays, et surtout au monopole commercial qui a été heureusement aboli depuis 1854. Le gouvernement danois a pris, en outre, diverses autres mesures propres à relever la situation économique de cet intéressant pays.

— *Industrie et commerce.* Les Islandais vivent surtout de la pêche, de l'oisellerie et de l'éducation du bétail. « La pêche, dit M. Ch. Vogel, se fait principalement sur les côtes méridionales et occidentales de l'île, mais aussi en pleine mer. Dans la chasse des oiseaux aquatiques, ce sont surtout les plumes et le duvet qu'ils recherchent. Par l'élève des bêtes à cornes de petite race, et par celle des moutons, l'espèce de bétail qui réussit le mieux dans le pays, ils se procurent de la viande, du beurre, du suif, des peaux et de la laine. Ils fabriquent eux-mêmes presque tout ce qui sert dans leur ménage et pour leurs vêtements, comme leurs ustensiles, la toile de lin et de chanvre commune, des lainages grossiers, etc. La plupart sont à la fois charpentiers, menuisiers, constructeurs de bateaux, forgerons, orfèvres, etc. Ils ont peu de manufactures. Le gouvernement en a cependant établi une de laine à Reikiavik, destinée à servir de modèle. Leur fabrication principale consiste en bas et en gants de laine, tricotés et fourrés. L'Islande fournit à l'exportation du poisson salé ou séché, de la morue surtout, de l'huile de poisson, du suif, des peaux de mouton, de l'édredon, l'espèce de lichen appelée mousse d'Islande, et des tricots. Elle reçoit en échange de la farine et des légumes secs, du sel, de la poudre et du plomb, du tabac, de l'eau-de-vie, des denrées coloniales et les divers articles manufacturés dont elle a besoin. La moyenne annuelle du commerce des ports danois avec cette colonie se résume dans les chiffres suivants, d'après les tableaux officiels :

	Période de 1849-1851.	1858.
Importation d'Islande	2,176,000 fr.	2,044,000 fr.
Exportation pour l'Islande	1,316,000 fr.	1,724,000 fr.
TOTAUX	3,492,000 fr.	3,768,000 fr.

Si les importations des produits islandais ont un peu diminué dans la métropole, les envois de celle-ci en Islande ont augmenté en revanche. Ces derniers consistent surtout en eaux-de-vie, pain, café, sucre et sirop, tabac, sel, seigle et pois; les premières, en bas et gants de laine, viande salée, huile de poisson, etc. Les autres pays avec lesquels trafique cet établissement boréal sont l'Angleterre et la Norvége. Elles y font des importations de sel auxquelles le Portugal participe aussi quelquefois. La première y expédie, en outre du charbon, du café et du fer, avec un peu de quincaillerie; la seconde, des poutres et des planches. Les laines et la morue d'Islande trouvent leur débouché principal sur le marché anglais. Ce qui reste de morue, d'autre poisson sec, d'huile de poisson et de suif s'écoule vers la France et parfois jusque dans la Méditerranée. » Depuis 1855, l'Islande est ouverte au commerce de toutes les nations. La monnaie est la même qu'au Danemark.

— *Histoire.* L'histoire de l'Islande n'est à proprement parler qu'une histoire de famille; car il ne s'y agit guère des rapports de ses habitants avec les autres nations, mais presque exclusivement de leurs luttes et de leurs développements intérieurs. Cette histoire commence avec les premières migrations des Norvégiens sous Harald Haarfager au IXe siècle. Plusieurs grands personnages, ayant refusé de se soumettre au despotisme de ce prince, quittèrent la Norvége et firent voile vers l'Islande, emmenant avec eux tous les hommes libres ou esclaves attachés à leur maison. Des émigrants des autres parties de la Scandinavie ne tardèrent pas à les rejoindre; ainsi fut peuplée l'Islande. Les chefs norvégiens, en prenant possession du pays, le partagèrent entre leurs hommes libres, élevèrent des temples aux dieux dans les domaines qu'ils s'attribuèrent et devinrent au temporel comme au spirituel les souverains de l'île. A ce double titre, ils prirent le nom de *Gode*, nom qui impliquait à la fois la dignité de roi et celle de prêtre. La colonisation de l'Islande s'étant peu à peu développée, on ne tarda pas à y sentir la nécessité d'une constitution commune, et par suite, d'un pouvoir central supérieur aux nombreuses autorités locales qui administraient le pays. L'*Althing* ou diète nationale fut donc créée (928-930), et, sous ce régime, l'Islande jouit pendant plus de quatre cents ans, malgré de fréquentes luttes et dissensions intérieures, d'une remarquable prospérité. En 972, le christianisme y fut introduit. Aussitôt l'île vit s'élever de nombreux monastères de bénédictins et d'augustins, qui devinrent d'actifs foyers de science, d'érudition et de poésie. C'est aux moines islandais que l'on doit soit la composition, soit la conservation des anciens monuments écrits, sacrés et profanes, qui forment aujourd'hui la source unique de l'histoire et de la littérature primitives du Nord. Le Groenland fut colonisé par les Islandais, à la fin du Xe siècle. Les Islandais découvrirent, dit-on, l'Amérique bien avant Christophe Colomb.

Cependant les rois de Norvége, témoins jaloux de la situation florissante de l'Islande, tentèrent plus d'une fois d'en faire la conquête. Mais elle sut pendant longtemps défendre son indépendance, et ce n'est qu'en 1262 qu'épuisée par les rivalités des familles dominantes elle fut enfin annexée à l'Etat norvégien. Ses nouveaux maîtres la traitèrent avec une rigueur souvent déloyale, ce qui, joint à l'intolérance catholique, ruina peu à peu le pays et prépara sa décadence. Un moment, l'énergie des Islandais sembla se réveiller, car on les vit, dans le cours du XIVe siècle, réclamer impérieusement le rétablissement des droits qui leur avaient été garantis, et que le gouvernement norvégien ne cessait de violer arbitrairement. Mais quand, au XVe siècle, le commerce de l'île fut tombé entre les mains des Anglais, quand par suite de l'acte de Calmar elle fut réunie au Danemark, et qu'Eric de Poméranie, dans le but d'en expulser les Anglais, eut monopolisé son commerce; quand enfin la peste noire en eut décimé la population, sa décadence fut consommée. En vain, les rois successeurs d'Eric entreprirent-ils de la relever, leurs efforts échouèrent. L'établissement de la Réforme, en 1558, y fit couler le sang, puis, au XVIIe et au XVIIIe siècle, les éruptions volcaniques, les épidémies, les famines l'accablèrent. C'est seulement depuis 1845, lors du rétablissement de l'Althing, et depuis 1854, époque du rétablissement commercial, que l'Islande s'est reprise sérieusement à la vie, et qu'elle promet de redevenir, comme par le passé, un anneau glorieux et utile pour la métropole.

La littérature de l'Islande a eu beaucoup plus de retentissement que son territoire. Dans les temps anciens, elle était la seule littérature du nord, et elle offrait ce caractère particulier, qu'à la même époque où dans tout le reste de l'Europe le latin formait exclusivement la langue écrite, elle demeurait fidèle au vieil idiome national. La littérature islandaise comprend des ouvrages de jurisprudence, les sagas historiques, les poëmes de l'*Edda*, et un grand nombre d'autres poëmes et sagas lyriques ou romanesques. On sait avec quel zèle, quel enthousiasme patriotique, les savants, les érudits et les poëtes de la Scandinavie ont étudié ces divers monu-

ments, et tous les travaux qu'ils ont produits, pour les mettre en lumière. La littérature moderne de l'Islande a des représentants plus ou moins distingués dans presque toutes les branches; et, bien que sous le rapport de l'originalité et de la richesse elle ne puisse être comparée à la littérature ancienne, elle témoigne cependant d'une activité vigoureuse qui semble lui promettre un sérieux avenir.

ISLAY, île d'Ecosse, une des Hébrides, près et à l'O. de la presqu'île de Cantyre, à l'entrée septentrionale du canal du Nord, par 55° 51′ de lat. moyenne N., et 8° 30′ de long. moyenne O. Superficie, 804 kilom. carrés; 17,000 hab., qui parlent en grande partie le gaélique. Elle fait partie du comté d'Argyle et est divisée en trois paroisses : Killarow, Kilchoman et Kildaton. « Une large baie, dit M. Ad. Joanne, qui s'ouvre au S., s'avance de 12 mètres dans l'intérieur des terres, et lui donne une forme très-irrégulière. Elle n'a pas de montagnes proprement dites, mais elle est couverte de collines plus ou moins élevées, surtout à l'E., au N. et à l'O. » Le sol est plus fertile que celui des autres Hébrides. Les habitants élèvent un grand nombre de bœufs, de moutons et de chevaux; les côtes sont très-poissonneuses. La fabrication du whisky constitue la principale industrie de l'île.

ISLAZ, ville des Principautés-Unies moldo-valaques, dans la Valachie, à 140 kilom. S.-O. de Bucharest, près du confluent de l'Aluta et du Danube; 3,500 hab. Commerce actif.

ISLE (l'), petit pays de l'ancienne France, dans la province de Champagne, enclavé aujourd'hui dans le département de l'Aube.

ISLE (l'), ville de France (Vaucluse), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. E. d'Avignon, sur la Sorgue. Pop. aggl., 4,260 hab. — Pop. tot., 6,478 hab. Filatures de soie, fabriques d'étoffes de laine et de tapis; plâtre, quincaillerie, usines à garance, pêche de truites, d'écrevisses et d'anguilles renommées; commerce de soie, étoffes et productions agricoles. Le territoire de l'Isle n'était autrefois qu'un vaste marécage. Des pêcheurs y fondèrent un bourg qui s'appela d'abord Saint-Laurent, puis *Insulæ*, les Iles. Le bourg primitif forme ce que l'on nomme aujourd'hui la vieille ville; la nouvelle ville s'étend du côté de l'E. Ville indépendante au XIIe siècle, l'Isle eut son régime consulaire et suivit la fortune d'Avignon. Ses habitants prêtèrent hommage au pape, tout en conservant leurs franchises et leurs privilèges. L'Isle prit part, en 1793, au mouvement fédéraliste organisé par les girondins contre la Convention; mais, le 23 juillet, un détachement envoyé par le général Cartaux s'empara de la ville, qui eut à subir une réaction sanglante. Dégagée de ses vieux remparts, l'Isle est plus aérée et moins sujette aux fièvres endémiques qui décimaient autrefois sa population. On y remarque : la tour d'Argent, reste d'anciennes fortifications, l'hôtel de ville, le cours Salviati, plusieurs beaux ponts, de jolis quais, la chapelle Saint-Pancrace, où la population se rend processionnellement le 12 mai de chaque année, et surtout l'église paroissiale, rebâtie en partie sous le règne de Louis XIV. « C'est, dit M. Ad. Joanne, une des plus vastes et des plus riches églises du département. Il faut citer, comme particularité, une galerie qui court sur les six vastes chapelles de chaque côté de la nef. Chacune de ces chapelles est revêtue de marbres, de stucs ou de boiseries dorées, avec médaillons, tableaux ou statues. Le maître-autel, en marbre, est très-riche. L'intérieur de l'abside est entièrement recouvert par un immense retable en bois doré, d'un travail précieux. Au-dessus de la porte d'entrée, à l'O., est une magnifique Gloire, dont les figures, sculptées à grand relief, sont attribuées au Florentin Angiolo. Il y a plusieurs bons tableaux de Parrocel, de Levieux et de N. Mignard. Parmi ceux de ce peintre, on remarque la *Présentation* et les *Quatre Docteurs*. » D'autres sculptures sont attribuées au Puget et au Pérugin. Le tympan de la grande arcature du chœur est décoré d'une belle peinture moderne représentant la *Trinité*.

Dans les environs de la ville s'élève le château de Saumanes, qui a vu naître le trop célèbre marquis de Sade.

ISLE, rivière de France. Elle naît dans le département de la Haute-Vienne, près de Rongeras, canton de Nexon, entre dans le département de la Dordogne, puis dans celui de la Gironde, et se jette dans la Dordogne à Libourne, après un cours de 235 kilom. Cette rivière coule dans une charmante vallée. Les principales localités qu'elle baigne sont : le Chalard, Jumilhac-le-Grand, Savignac-les-Eglises, Saint-Vincent, Périgueux, Neuvic, Mussidan, Saint-Médard, Abzac, Laubardemont, Guîtres, Saint-Denis-de-Piles, Savignac, etc. L'Isle alimente un certain nombre de forges ou usines diverses, notamment celles de Coly et de Saint-Seurin. Parmi les nombreux affluents de cette rivière, nous signalerons : la Peiga, la Valouse, la fontaine de la Glane, la rivière du Gour-de-Saint-Vincent, la Haute Vezère, le Manoir, la Vern, la Salembre, la Crempse, la Grande Duche, la Dronne et la Saye.

La navigation naturelle ne remonte que jusqu'au confluent de la Dronne, où s'arrête la marée au pied des écluses de Laubardemont. La navigation artificielle remonte jusqu'à Périgueux. Les farines de Laubardemont et les vins de l'arrondissement de Libourne alimentent la navigation maritime.

ISLE-ADAM (l') ou **ILE-ADAM** (l'), bourg de France (Seine-et-Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kilom. N.-E. de Pontoise, sur la rive gauche de l'Oise. Pop. aggl., 2,404 hab. — Pop. tot., 2,442 hab. Carrière de pierres; moulins, manufacture de porcelaine. L'Oise y forme trois îles, dont la plus grande était autrefois occupée par un magnifique château qui a été détruit depuis la Révolution et remplacé par une charmante villa. L'église, bâtie au XVIe siècle, renferme un tableau de Jouvenet, une copie d'un tableau de Carrache par Mignard, des verrières modernes représentant divers épisodes de la vie de saint Martin de Tours, et une curieuse Passion en bois sculpté, peint et doré. Sur le territoire de la commune de l'Isle-Adam, s'élèvent plusieurs ravissantes villas. Le bourg paraît devoir son origine à un château qu'Adam, connétable de Philippe Ier, fit bâtir en 1019.

La forêt de l'Isle-Adam, dont la contenance est de 1,635 hectares, et qui mesure 9 kilom. dans sa plus grande longueur, est percée de nombreuses routes et renferme de beaux chênes.

ISLE-EN-DODON (l'), bourg et comm. de France (Haute-Garonne), ch.-l. de cant., arrond. et à 38 kilom. de Saint-Gaudens; pop. aggl., 1,858 hab. — pop. tot., 2,405 hab. L'église, qui date en grande partie du XIIIe siècle, est surmontée d'un élégant clocher et ornée de jolis vitraux.

ISLE-EN-JOURDAIN (l'), ville de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom de Lombez, sur la rive droite de la Save, pop. aggl., 2,220 hab. — pop. tot., 4,954 hab. Belle église.

ISLE-EN-RIGAULT, village et commune de France (Meuse), cant. d'Ancerville, arrond. et à 12 kilom. de Bar-le-Duc, sur la Saulx; 657 hab. Papeteries; hauts fourneaux. Le château contient une vaste galerie où l'on admire une riche collection d'armures anciennes et modernes.

ISLE-SUR-LE-DOUBS (l'), bourg de France (Doubs), ch.-l. de cant., arrond et à 25 kilom. de Baume-les-Dames, sur le canal du Rhône au Rhin; pop. aggl., 1,978 hab. — pop. tot., 2,060 hab. Ce bourg est divisé en trois parties : la Rue, sur la rive droite du Doubs; l'Ile, au milieu de la rivière, et le Magny, sur la rive gauche. Il appartint longtemps aux sires de Neufchâtel, et eut beaucoup à souffrir des guerres du XVIIe siècle. On y remarque une taillanderie assez importante, de belles forges, bâties sur l'emplacement de l'ancien château, et de beaux moulins sur le Doubs.

ISLEBIA, nom latin d'EISLEBEN.

ISLÉBIEN s. m. (i-slé-biain). Hist. relig. Nom donné quelquefois aux antinomiens, parce que leur fondateur, Jean Agricola, était né à Eisleben.

ISLEWORTH, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 12 kilom. S.-O. de Londres, sur la rive gauche de la Tamise; 6,135 hab. Pépinières, jardins fruitiers et légumiers. Beau château de Lion-House, bâti par le duc de Sommerset.

ISLINGTON, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, sur la rive gauche de la Tamise, au N.-O. de Londres, dont elle forme comme un faubourg; 35,000 hab.; sources ferrugineuses. Islington est renommé pour sa salubrité et fournit à Londres une grande partie du lait qu'on y consomme. Marché aux bestiaux très-fréquenté. Le canal du Régent passe sous un tunnel qui traverse une partie de cette localité.

ISLY, rivière d'Afrique, sur les frontières du Maroc, du côté de l'Algérie, célèbre par la victoire que les Français, commandés par le maréchal Bugeaud, remportèrent sur les Marocains, le 14 août 1844.

Isly (BATAILLE D'). La prise de sa smala fut, pour Abd-el-Kader, le coup le plus rude qui lui eût été porté depuis le commencement de la guerre. Traqué de tous côtés par nos colonnes, il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter sur le territoire du Maroc. L'Algérie parut alors pacifiée, et le maréchal Bugeaud partageait lui-même cette opinion. Au commencement de l'année 1844, la voix de la poudre, comme disent les Arabes, avait cessé de se faire entendre; mais ce calme n'était qu'apparent; Abd-el-Kader, qui avait eu l'habileté de se poser plutôt en égal qu'en protégé du souverain du Maroc, tout fugitif qu'il fût, tira parti de cette situation nouvelle en homme de génie. Comprenant que la guerre ne manquerait pas de sortir d'une irruption de notre part sur le territoire marocain, il ne négligea rien pour la provoquer en exécutant des razzias chez les tribus limitrophes soumises à notre domination. Aussitôt le général Lamoricière occupa de ce côté les points extrêmes de notre frontière, entre autres Lella-Magrnia, et y établit des points retranchés. Les Marocains ayant prétendu que Lella-Magrnia faisait partie de leur territoire, tout, dès lors, marcha au gré des vœux d'Abd-el-Kader. Un acte de sauvage mauvaise foi de la part des Marocains précipita les événements : le maréchal Bugeaud ayant proposé une entrevue au chef des forces marocaines, El-Guennaoui, afin de régler la difficulté qui venait d'être soulevée, ce dernier l'accepta avec empressement, car il n'était point partisan de la guerre. Mais au moment où les parlementaires français, dont était chef le général Bedeau, s'avançaient vers le lieu de la conférence, les cavaliers irréguliers des Marocains se mirent à tirer sur eux, malgré les efforts d'El-Guennaoui. Cet acte inqualifiable exigeait une éclatante réparation, à laquelle se refusa l'empereur du Maroc, Muley-Abd-er-Rahman, secrètement encouragé dans sa résistance par les Anglais. La guerre fut alors déclarée, et, le 6 août 1844, le prince de Joinville bombarda Tanger, dont il eut bientôt réduit les batteries au silence; puis il se dirigea sur Mogador, s'en empara malgré les formidables défenses de cette ville et y mit garnison. Sur terre, les Marocains n'avaient pas été plus heureux, et, dès le 14 août, la bataille d'Isly avait, pour ainsi dire, mis fin aux hostilités. Dès que le maréchal Bugeaud eut été averti par le prince de Joinville que la rupture entre les deux partis avait été officiellement déclarée, il franchit la frontière du Maroc et marcha droit sur le camp des ennemis, où commandait Sidi-Mohammed, le fils de l'empereur. Le camp marocain était établi dans une forte position, sur les hauteurs de Djarf-el-Akhdar, à peu de distance d'Oudjeda, sur la droite de l'Oued-Isly, petit affluent de la Moulouia. Il comptait près de 25,000 cavaliers et quelque infanterie. Le maréchal Bugeaud n'avait pas plus de 11,000 hommes autour de lui. « Toute la cavalerie qui composait les camps marocains, établis sur les collines de la rive droite, s'était portée en avant pour nous attaquer au passage de la rivière. Au milieu d'une masse de cavalerie, qui se trouvait sur la partie la plus élevée, on distinguait parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe de commandement. Dès que l'armée française, après avoir repoussé les nombreux cavaliers qui s'opposaient à son passage, eut traversé la rivière à gué, le maréchal Bugeaud s'empara du plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée, où se trouvait le fils de l'empereur. Il dirigea sur ce point le feu de quatre pièces de campagne, et un grand trouble s'y manifesta. En ce moment, des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines et nous assaillirent à la fois sur les deux flancs et en queue. L'infanterie française, formant un grand losange composé lui-même, sur les faces, de petits carrés; marchant par un de ses angles armé d'artillerie, et renfermant dans son sein la cavalerie, forte seulement de 19 escadrons, partagea bientôt en deux, comme un coin, cette masse d'hommes à cheval, qui ne réussit point à l'entamer. Alors le losange s'ouvrit, et notre cavalerie, formée par échelons, fut lancée par le maréchal sur le tronçon de droite de l'armée marocaine. Ces bandes de cavaliers, chargées avec vigueur, ne soutinrent pas le choc, et s'enfuirent en laissant plusieurs centaines des leurs sur la place. L'attaque sur nos flancs ayant échoué, la butte fut enlevée. Alors, d'après les ordres du maréchal, le colonel Yousouf, qui commandait le premier échelon, composé de 6 escadrons de spahis, soutenus par 3 escadrons de chasseurs et par le goum des Douairs et des Zmélas, se lança sur le camp marocain, couvert par 11 pièces de canon qui ne tirèrent qu'une seule fois et furent enlevées. L'infanterie, d'ailleurs peu nombreuse, ne put tenir contre cette attaque impétueuse; mais, sur la gauche, l'ennemi fit une plus vigoureuse résistance. Le colonel Morris, qui commandait le deuxième et le troisième échelon, voyant une grosse masse de cavalerie se précipiter sur notre côté droit, passa l'Isly pour attaquer l'ennemi par son flanc droit.

« L'attaque contre notre infanterie échoua, dit le maréchal Bugeaud; mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat le plus inégal. Ne pouvant se retirer sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement jusqu'à ce qu'il lui arrivât des secours. Cette lutte dura plus d'une demi-heure; ces 6 escadrons furent successivement engagés, et à plusieurs reprises; nos chasseurs firent des prodiges; 300 cavaliers berbères tombèrent sous leurs coups. Le général Bedeau, commandant l'aile droite, ayant vu l'immense danger que courait le 2e chasseurs, détacha le bataillon des zouaves, un bataillon du 15e léger et le 9e bataillon de chasseurs d'Orléans, pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes. Ce mouvement détermina sa retraite. »

« L'infanterie, continue l'historien que nous citons, qui avait suivi la cavalerie dans le camp marocain, le dépassa bientôt, et, comme l'ennemi se ralliait en masse sur la rive gauche de l'Isly, nos troupes traversèrent rapidement ce cours d'eau, pendant que l'artillerie, en batterie sur la rive droite, lançait de la mitraille sur cette vaste confusion de cavaliers se réunissant de tous côtés. La retraite des Marocains, assaillis de nouveau par nos troupes, devint une déroute. Ils s'enfuirent, partie par la route de Thaza, partie par les vallées qui conduisent aux montagnes des Beni-Znassen. Il était midi. La journée, qui n'avait pas été un moment douteuse, était à nous. La poursuite cessa, et le maréchal Bugeaud ramena dans le camp marocain ses troupes fatiguées. Les vaincus nous laissaient pour trophées 11 pièces de canon, 18 drapeaux et le parasol de commandement du fils de l'empereur. » (A. Nettement, *Hist. de la conquête d'Alger*.)

Ce fut une journée plus brillante que meurtrière, du moins pour nous. Le maréchal Bugeaud, en faisant recevoir les 25,000 cavaliers marocains à la pointe des baïonnettes de ses carrés immobiles, s'était inspiré des grands souvenirs de la guerre d'Egypte, et la circonstance s'y prêtait naturellement. Mais il faut reconnaître qu'il en tira parti avec le tact et l'habileté d'un véritable homme de guerre. Le titre de duc d'Isly lui fut décerné après ce brillant fait d'armes. Nous n'avions pas perdu plus de 4 officiers tués et 10 blessés, 23 sous-officiers ou soldats tués et 86 blessés; tandis que les Marocains avaient laissé 800 morts et 2,000 blessés sur le champ de bataille.

Dans son rapport, daté du 7 août 1844, le maréchal Bugeaud cita comme s'étant particulièrement distingués : le lieutenant général Lamoricière; le général Bedeau, commandant l'aile droite; le colonel Pélissier, commandant la colonne de gauche; le colonel Cavaignac, commandant la tête de colonne du centre; le colonel Gachot, commandant l'arrière-garde; les colonels Tartas, Yousouf et Morris, commandant la cavalerie; le capitaine Bonamy, commandant l'artillerie; les chefs d'escadron d'état-major de Gouyon et de Martimprey, les capitaines de Courson, Trochu, etc.

ISLY, rivière d'Algérie, province d'Oran. Elle prend sa source dans l'Ouaransenis, coule dans des gorges pittoresques, croise le chemin de fer d'Alger à Oran et se jette dans le Chéliff, après un cours de 116 kilom.

ISMAËL, fils d'Abraham et d'Agar. Chassé plus tard avec sa mère, après la naissance d'Isaac, il erra longtemps dans le désert, fut sur le point de mourir de soif, quand un ange, dit la Bible, indiqua à Agar un puits plein d'eau. Il finit par épouser, à Pharax, une Egyptienne qu'il rendit mère de douze fils, souche des douze tribus arabes. Mahomet se glorifiait de descendre d'Ismaël.

ISMAËL ou **ISMAÏL Ier**, schah de Perse, fondateur de la dynastie des Sofis, né en 1487 de notre ère, mort à Ardébil en 1524. Descendant d'Ali par Mousa-Kasim, le septième des douze imans des Chyites, il vécut dans l'obscurité jusqu'à l'âge de quatorze ans, se fit un parti considérable, devint le chef des Sofis de l'Adherbaidjan, défit Elvand Beyg, prince de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc (1501), s'empara du pouvoir suprême et choisit Tébriz pour capitale. Dans une longue série de guerres, il se rendit maître de l'Irak persan, du Fars, d'Yezd, du Ghilan, du Kurdistan (1506), du Diarbékir, de l'Irak arabique, du Khoraçan (1510), remporta une victoire complète sur le khan des Ouzbeks, Schahi-bey, qui périt dans la bataille, et envoya à Bajazet, sultan des Turcs, la tête de ce prince, après s'être réservé le crâne pour s'en faire une coupe. Ismaël s'occupa alors avec ardeur de propager les doctrines chyites, qu'il imposa par la force à ses sujets, et persécuta cruellement ceux d'entre eux qui étaient attachés à la secte des sunites. Il avait affermi son pouvoir sur ses nombreuses conquêtes, lorsque le sultan Sélim envahit les provinces occidentales de ses Etats, le battit à Tchaldiran (1514) et s'empara de Tébriz. Bien que les Turcs eussent été forcés peu de temps après de battre en retraite, Ismaël éprouva un violent chagrin de sa défaite. Quelque temps après, il fit la conquête de la Géorgie et vécut ensuite dans le repos jusqu'à sa mort. Il joignait à beaucoup de courage des talents réels. A la fois conquérant et apôtre, il répandit des torrents de sang, mais n'en fut pas moins révéré comme un saint.

ISMAËL ou **ISMAÏL II**, schah de Perse, petit-fils du précédent, mort en 1577. A la mort de son père, Schah-Tahmasp, il sortit de la forteresse où il avait été enfermé, fit périr son frère et son compétiteur Haïder et monta alors sur le trône (1576). A peine affermi, il fit mettre à mort non-seulement ceux qui avaient engagé son père à le tenir en prison, mais encore tous les membres de sa famille, se livra à toutes sortes d'excès, et fut trouvé mort un jour, empoisonné par l'opium dont il faisait un usage immodéré, dans la boutique d'un confiseur qui était devenu le compagnon de ses débauches. Ismaël eut pour successeur Mohammed Myrzâ.

ISMAËL-BEN-ÉLISÉE, HA-COHEN, écrivain juif, né dans la Galilée supérieure, mort en 121 de notre ère. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il suivit les leçons de Josué-ben-Chanouia et de Mechania-ben-Ha-Kana, et qu'il eut pour disciple le célèbre Simon-ben-Jochaï. Il passe pour l'auteur de nombreux ouvrages de théologie et de théosophie, parmi lesquels nous citerons les suivants : *Drousch Pirké Hekaloth* [*Exposition du chapitre des temples*] (Venise, 1777, in-8°); *Sepher Hatmounah* (*Livre des figures*), ouvrage cabalistique comme le précédent (Korez, 1774); *Mekilthut*, commentaire allégorique des chapitres XX et XXIII de l'*Exode* (Constantinople, 1515), plusieurs fois réimprimé; *Chlich hechrah, Middoth hathorah* (les *Treize manières*

ou règles d'interpréter la loi), règles extraites du *Talmud*, avec commentaires (Constantinople, 1516).

ISMAÉLIEN s. m. (i-sma-é-liain). Hist. relig. Sectateur de l'ismaélisme.

— **Encycl.** Cette secte de musulmans reconnaît Ali seul pour premier successeur de Mahomet, et borne à sept le nombre des imans qui ont hérité légitimement de l'autorité spirituelle et temporelle du prophète. Ces sept imans sont : Ali, ses deux fils Hasan et Hoseïn; Mohammed, fils de cet Ali; Djafar Sadik ou le Véridique, fils de Mohammed, et enfin Ismaël, fils de Djafar, ou plutôt Mohammed, fils de cet Ismaël. Ce fut sans doute du vivant d'Ismaël que la secte des *ismaéliens* se forma, puisqu'elle porte son nom, et Djafar, père d'Ismaël, étant mort en l'an 148 de l'hégire, on ne saurait reporter à une époque plus ancienne l'établissement de cette secte; il est même vraisemblable qu'elle ne fut définitivement formée que du vivant de Mohammed, fils d'Ismaël, qui est regardé par la plupart des *ismaéliens* comme ne faisant avec son père qu'un seul et même iman; et cela s'explique d'autant mieux que, suivant un récit assez vraisemblable, Ismaël était mort avant son père Djafar, et que son droit éventuel à l'imanat ne fut réalisé que dans la personne de son fils Mohammed, après la mort de Djafar. Ce qu'il y a de certain, d'après tous les monuments de cette secte qui nous sont parvenus, c'est que, suivant la doctrine des *ismaéliens*, c'est dans la personne de ce Mohammed, fils d'Ismaël, que s'est fixé pour toujours l'imanat; que depuis sa mort, ou, pour parler le langage de la secte, depuis sa disparition, tous les personnages qui ont été à la tête des *ismaéliens* n'ont été que ses lieutenants; que l'attente de son retour était le dogme le plus essentiel; que tout homme qui entrait dans la secte par l'initiation s'enrôlait au service de Mohammed, fils d'Ismaël, pour être prêt à le suivre lorsqu'il paraîtrait.

Entre l'époque de Mohammed, fils d'Ismaël, et celle de l'établissement de la puissance des fatimites, se succédèrent sept lieutenants de l'iman, qu'on appelle les *imans cachés*, parce qu'ils étaient obligés de se dérober aux recherches des califes abbassides. C'est au quatrième de ces imans cachés, qui vivait vers le milieu du IIIe siècle de l'hégire, que l'on attribue l'établissement du système d'initiation divisé en neuf degrés dont nous allons parler.

Le soin de faire des prosélytes était confié à des missionnaires appelés *daï*, qui devaient user de beaucoup d'adresse et de prudence pour dérober leurs intrigues à la connaissance de l'autorité. C'était surtout dans le premier degré de l'initiation qu'ils devaient redoubler de discrétion, et plus encore lorsque le futur prosélyte était un homme instruit et au-dessus du vulgaire. Avec les gens d'un esprit simple et grossier, et partant plus faciles à séduire, le daï devait leur faire entendre que la religion est une science cachée, fort au-dessus de l'intelligence du vulgaire, et qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés, appelés *imans*, d'en pénétrer les mystères. Pour frapper l'imagination du prosélyte, le daï lui proposait une multitude de questions auxquelles il n'avait jamais songé : il lui demandait, par exemple, pourquoi Dieu a créé le monde en sept jours, pourquoi le premier chapitre du Coran se compose aussi de sept versets, pourquoi l'homme a dix doigts aux mains et aux pieds, et pourquoi quatre de ces doigts sont divisés en trois phalanges, tandis que le pouce n'en a que deux. A cela il ajoutait des passages du Coran propres à insinuer que toutes ces choses renferment des mystères qu'on ne peut découvrir que par le secours de la doctrine allégorique. Le daï tirait de tout cela la conséquence que le prosélyte, avant d'être initié à la connaissance de ces mystères, devait prêter entre ses mains le serment qui le liera à la secte des *ismaéliens*. Le second degré de l'initiation a pour but d'établir par des arguments, soit tirés des textes du Coran, soit fondés sur la raison, que les imans sont les seuls représentants de l'autorité divine sur la terre.

Parvenus au troisième degré de l'initiation, les daïs introduisent le prosélyte dans le dogme qui distingue les *ismaéliens* de toutes les autres branches des chyites; car c'est à ce moment qu'on lui apprend que le nombre des imans héréditaires est borné à sept, et qu'on lui fait connaître ces sept imans. On invoque en faveur de cette doctrine l'importance du nombre septénaire, qui joue un si grand rôle dans toute la nature, dans la personne même de l'homme et dans les rites de la religion.

L'enseignement du quatrième degré est de la plus haute importance. Voici l'abrégé de ce degré de l'initiation. Depuis l'origine du monde, la suite des siècles se partage en sept périodes, dont chacune a eu sa religion fondée par un prophète. Dans le langage de la secte, ce prophète est nommé *natek*, c'est-à-dire parleur. Chaque prophète parleur a eu pour successeur une suite de sept lieutenants ou vicaires, appelés *samet*, c'est-à-dire taciturnes, parce qu'ils n'ont rien enseigné de nouveau; et, de ces vicaires, celui qui a assisté le prophète parleur reçoit le nom de *asas*, c'est-à-dire fondement. Les sept prophètes parleurs et leurs aides ou premiers vicaires sont : 1° Adam et Seth; 2° Noé et Sem; 3° Abraham et Ismaël; 4° Moïse et Aaron remplacé ensuite par Josué; 5° Jésus, qui est le Messie, et Simon Cephas; 6° Mahomet et Ali; 7° Mohammed, fils d'Ismaël, qu'on ne désigne point autrement que par le titre de *Kaïm Alzeman*, c'est-à-dire le chef de ce siècle. « C'est, disent les *ismaéliens*, en la personne de celui-ci que se terminent toutes les doctrines des anciens, et que commence la science du sens intérieur et mystique de toutes les lois précédentes. » Le prosélyte qui admet la doctrine de ce quatrième degré cesse par là d'être musulman, puisque, contre la déclaration précise de Mahomet, il reconnaît un prophète postérieur au prophète des Arabes, à celui qui est le sceau des envoyés célestes.

Le cinquième degré conduit le prosélyte beaucoup plus loin. On lui inspire d'abord du mépris pour les traditions qui, chez les musulmans, ainsi que chez les juifs, forment comme le complément nécessaire de la loi écrite, et on le dispose à tenir peu de compte de toutes les observances légales dont l'obligation est fondée sur le sens littéral des textes du Coran. On commence en même temps à l'initier aux opinions philosophiques de la secte touchant la nature des éléments qui ont concouru à la formation de l'univers. En résumé, tout l'enseignement de ce cinquième degré tend à persuader au prosélyte qu'il doit préférer la philosophie et ses auteurs aux religions révélées et aux prophètes qui se sont donnés pour les envoyés de Dieu.

Dans le sixième degré, le daï enseigne qu'aucune des ordonnances légales n'est obligatoire au sens littéral pour quiconque en connaît le sens mystique, et que ces lois n'ont été établies par les prophètes parleurs que comme des moyens politiques propres à tenir le vulgaire dans une dépendance et une subordination nécessaires au repos de la société. Il démontre ensuite au prosélyte l'incomparable supériorité des philosophes anciens, tels que Platon, Aristote, Pythagore, sur les prétendus révélateurs.

Bien des daïs ne pénétraient pas eux-mêmes au delà de ce sixième degré, et c'était là aussi que s'arrêtait l'initiation pour le plus grand nombre des affiliés. Mais les daïs qui avaient été jugés dignes d'en connaître à fond la doctrine ésotérique et de la communiquer continuaient ainsi l'enseignement, quand ils trouvaient parmi les prosélytes des hommes disposés à ne s'effrayer d'aucune conséquence : « Il y a toujours eu, dès l'origine des choses, deux êtres qui sont le principe commun de l'organisation de l'univers et en maintiennent l'harmonie : l'un d'eux est plus élevé, il donne; l'autre inférieur, il reçoit. » On reconnaît là le système des Egyptiens, des Chinois et d'autres nations sur les deux principes de toutes choses, l'un mâle et fécondant, l'autre femelle et fécond. D'après le système des *ismaéliens*, la production des substances corporelles n'est point une véritable création; ce n'est qu'une disposition ou organisation.

Le huitième degré est consacré au développement de ce système. On y expose la nature et l'origine de ces deux êtres, principes de tous les autres, et dont l'un est nommé sabik ou précédent, et l'autre lahik ou suivant. La fin du monde, le jugement dernier, la distribution des peines et des récompenses ne sont que des expressions emblématiques signifiant les révolutions immenses et périodiques des astres et de l'univers, la destruction et la restauration de tous les êtres, produites par la disposition et la combinaison des éléments.

Arrivé au neuvième degré, le prosélyte choisit parmi les systèmes philosophiques celui qui lui plaît davantage. L'un adopte l'éternité de la matière, et attribue tout ce qui existe à la combinaison spontanée des principes élémentaires; d'autres font intervenir un être intellectuel dans la formation des êtres matériels; quelques-uns adoptent le dualisme des mages, ou celui de Manès, ou enfin celui de Bardesane; il en est qui suivent exclusivement Platon et Aristote; d'autres enfin empruntent à chacun de ces systèmes des idées qu'ils combinent ensemble.

Les *ismaéliens*, qu'on appelle aussi ismaélites, ont été l'origine de plusieurs autres sectes, parmi lesquelles on distingue les Assassins, dont le chef est souvent désigné sous le nom de Vieux de la Montagne; les Druses, qui sont encore nombreux en Syrie; les Nosaïris et les Wahabites.

ISMAÉLISME s. m. (i-sma-é-li-sme). Hist. relig. Secte musulmane, qui paraît avoir été fondée par Ismaël, fils de Giafar ou Djafar.

— **Encycl.** V. ISMAÉLIEN.

ISMAÉLITE s. m. (i-sma-é-li-te). Hist. Descendant d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, qui passe pour être le fondateur du peuple arabe.

ISMAÏL, ville forte des Provinces-Unies moldo-valaques, dans la Moldavie, sur un bras du Danube appelé *Kilia*, à 80 kilom. E. d'Ibraïla, avec un port de quarantaine; 30,000 hab. Entrepôt du commerce de la Bessarabie; exportation de cuirs, laine, grains. Cette ville était autrefois plus importante qu'aujourd'hui; le général russe Souvaroff, en 1789, la bombarda et l'enleva aux Turcs. Restée pendant longtemps un amas de ruines, elle ne se releva que lorsque la paix conclue à Bucharest, en 1812, l'eut cédée à la Russie; la paix de Paris (30 mars 1856) l'a enlevée à la Russie, et en a fait une des villes les plus importantes des Provinces-Unies.

ISMAÏL-HADJI (Mohammed), réformateur musulman, né près de Dehli en 1781 de notre ère, mort en 1831. De retour d'un pèlerinage à la Mecque et d'un voyage en Arabie, en Turquie et à Constantinople, qu'il fit avec le seyid Ahmed (1820), il résolut, de concert avec ce dernier, de ramener, dans l'Indoustan, l'islamisme à sa pureté primitive, de le débarrasser des superstitions qui s'y étaient introduites, et de fonder dans ce pays une sorte d'empire théocratique. Ismaïl et Ahmed se livrèrent alors avec beaucoup de succès à des prédications, réunirent un grand nombre d'adeptes, mais excitèrent en même temps l'irritation des partisans de la religion dominante, et se virent contraints de quitter le royaume de Dehli. Ils se rendirent alors dans le Pendjab (1827), y réunirent de nombreux adhérents, trouvèrent un allié dans le khan de Pandjtor, Omar, et se trouvèrent bientôt assez forts pour faire la guerre aux Sikhs, dont la religion se compose de dogmes empruntés à la fois à la théologie des brahmanes et au Coran. Ils s'étaient rendus maîtres de Peschawer (1829), où Ahmed s'empara du pouvoir souverain, lorsqu'ils se virent abandonnés par le khan de Pandjtor. Contraints de fuir au delà de l'Indus, ils furent tués en combattant dans les montagnes de Pakhali. Ismaïl-Hadji est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Tagwiyat al-iman* (*Corroboration de la foi*), qui a été publié à Calcutta, et dont on trouve une traduction dans le *Journal de la Société asiatique de la Grande-Bretagne* (1852).

ISMAÏL-PACHA, général ottoman, né en Circassie en 1805, mort à Constantinople en 1861. Il débuta en 1829 dans la carrière des armes en combattant contre les Russes, et conquit successivement tous ses grades par le courage et les talents militaires dont il fit preuve en Syrie, dans le Kurdistan, en Albanie, en Bosnie, dans le Monténégro, et enfin lors de la guerre de Crimée contre la Russie, en 1854. Attaché, à cette époque, en qualité de général de division, à l'armée d'Omer-Pacha, il soutint contre les Russes, dans la petite Valachie, de nombreux combats, d'où il sortit presque constamment victorieux. Il fut alors, en récompense de ses services, nommé maréchal (muchir), commandant de l'armée d'Anatolie, et enfin mis à la tête de l'armée du Danube.

ISMAÏL-PACHA, homme d'Etat et médecin ottoman, né près de Smyrne vers 1812. Il appartient à une famille aisée et originaire de la Grèce, à qui il fut enlevé en 1821. Vendu à un chirurgien de Smyrne, appelé Hadji-Isaac, il fut élevé par lui dans la religion de Mahomet, prit alors le nom d'Ismaïl, et suivit son maître, devenu chirurgien militaire, à la suite des armées turques qui combattirent les Grecs insurgés et les Russes. Hadji le prit en affection, l'adopta, lui enseigna son art, et le fit attacher, comme chirurgien-major, à un régiment d'infanterie. Quelque temps après, désirant compléter son instruction, il entra comme élève à l'école de chirurgie de Constantinople, puis à l'école de médecine de Galata-Seraï. De là, il se rendit à Paris (1840), où, pendant quatre ans, il suivit les cours de la Faculté, et alla prendre le grade de docteur à l'université de Pise. De retour à Constantinople, Ismaïl reçut le titre de médecin en chef de l'empire, et, bientôt après, celui de muchir. Il devint ensuite ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, poste qu'il quitta, en 1852, pour devenir directeur des affaires médicales et de l'école de médecine. Il s'attacha alors à améliorer le service des hôpitaux, créa dans l'empire des dispensaires pour la propagation de la vaccine, et fonda à Constantinople la *Gazette médicale*. Nommé gouverneur général de la province de Smyrne, il remplit ces fonctions pendant un an et demi, puis revint à Constantinople, où il entra au conseil du Tanzimat, et reprit, bientôt après, le portefeuille du commerce et de l'agriculture. Ismaïl est membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris et grand officier de la Légion d'honneur.

ISMAÏL-PACHA (Georges Kmety), général hongrois au service de la Turquie, né à Pokoragy (comtat de Goemoez) vers 1814, mort en 1865. Il fut élevé par son oncle, ministre protestant à Nyiregyhaz, puis à Presbourg, embrassa ensuite la carrière des armes, et eut un avancement rapide. Lorsque éclata l'insurrection de la Hongrie, en 1848, Kmety défendit vaillamment la cause nationale. Après la capitulation de Vilagos par Goergey, il échappa aux gibets autrichiens en gagnant la Turquie, où il embrassa l'islamisme et prit du service en qualité de général de brigade. Lors de la guerre d'Orient, Kmety, devenu Ismaïl-Pacha, fut nommé chef d'état-major de Wassif-Pacha, prit une part glorieuse à la défense de Kars, et, de retour à Constantinople, reçut le grade de général de division. Depuis lors, il entra au conseil du Tanzimat, remplit diverses missions, et remplaça, en 1861, Tependeli-Ismaïl-Pacha comme gouverneur de Candie.

ISMAÏL-PACHA, vice-roi d'Egypte, fils d'Ibrahim-Pacha, né au Caire en 1830. Envoyé en France pour compléter son éducation, il suivit les cours de l'Ecole d'état-major, en même temps que son frère aîné, Ahmet-Rifaat, et revint en Egypte en 1849. Ismaïl fit, quelque temps après, un voyage à Constantinople, où il reçut le titre de pacha. Tant que vécut le vice-roi Abbas-Pacha, il se rangea parmi les membres de l'opposition, qui formait le parti dit *des princes*, et fut hostile au système de gouvernement alors en vigueur. Après l'avénement de son oncle, Saïd-Pacha, dont les idées étaient sagement progressives (1854), Ismaïl se rendit en France avec une mission, revint par l'Italie, et s'arrêta à Rome, où il remit au pape, de la part du vice-roi, de magnifiques présents. De retour en Egypte, il devint membre du conseil d'Etat, fut chargé de diriger le gouvernement pendant les voyages que Saïd fit en Asie et en Europe en 1861, puis fut mis, à la fin de cette même année, à la tête d'un corps de 14,000 hommes, avec lesquels il réprima l'insurrection des tribus des frontières du Soudan. Lorsque, en 1863, mourut Saïd-Pacha, ce fut Ismaïl-Pacha qui lui succéda. Peu de faits importants ont marqué jusqu'ici le règne de ce prince. Depuis son avénement la culture du coton a pris en Egypte un développement très-considérable et est devenue une des principales sources de richesse du pays. Ismaïl-Pacha, à l'instigation de l'Angleterre, s'est montré beaucoup moins favorable à la grande œuvre du percement de l'isthme de Suez que son prédécesseur, qui n'avait cessé de l'encourager et de la protéger. A la suite de discussions qui eurent lieu entre lui et M. de Lesseps, la gigantesque entreprise fut un instant suspendue et menacée d'être arrêtée dans son achèvement; mais, à la suite d'une décision arbitrale prise par le chef du gouvernement français, les difficultés pendantes furent tranchées en 1864, et les travaux continuèrent jusqu'à complet achèvement.

Peu après, activement secondé par son ministre, Nubar-Pacha, Ismaïl introduisit d'importantes réformes dans l'organisation politique de l'Egypte. En mai 1868, il obtint du sultan la modification de la loi de transmission au trône, qui doit avoir lieu désormais en ligne directe; il constitua, au mois de novembre de la même année, une sorte de parlement chargé de s'occuper des questions relatives à l'impôt, aux réformes judiciaires, aux irrigations et à diverses matières administratives, et essaya, à la même époque, d'introduire le système municipal à Alexandrie. Le 8 juin 1867, Ismaïl obtint du sultan le titre de khédive, à la place de celui de vice-roi, et le droit de régler, sans avoir recours à l'approbation de la Porte, tout ce qui concerne l'administration intérieure et la police de l'Egypte. En échange de ces concessions, il dut fournir un contingent à la Turquie pour amener la compression du soulèvement crétois. Complétement libre d'agir comme il l'entendait dans ses Etats, il s'attacha à introduire la civilisation occidentale en Egypte, adopta en partie les mœurs françaises, créa un théâtre au Caire, s'attacha à propager l'instruction, entama des négociations auprès des cours européennes pour réformer les juridictions consulaires d'après les capitulations établies entre l'Orient et l'Europe, envoya un représentant à la conférence monétaire de Paris, etc. En 1867, il se rendit en France pour visiter l'Exposition universelle, et y déploya un grand faste. Lorsque les travaux du canal de Suez furent terminés, il conclut avec la Compagnie une convention par laquelle il racheta certaines clauses du traité primitif, notamment celle qui avait concédé la franchise douanière, et résolut de donner à l'inauguration du canal une solennité extraordinaire. Ce fut dans ce but qu'il visita, en mai et en juin 1869, les principales cours de l'Europe, afin d'inviter lui-même les souverains à assister à cette cérémonie. Ce voyage, pendant lequel il fut reçu partout avec les plus grands honneurs et traité en roi, indisposa vivement contre lui la Porte, qui vit dans l'attitude du khédive une atteinte à sa suzeraineté. Le sultan, très-irrité, fit envoyer par son grand vizir des notes menaçantes à Ismaïl, lui reprocha d'avoir entamé avec les cours européennes des négociations, d'avoir fait des dépenses écrasantes pour son peuple, d'avoir acheté des vaisseaux cuirassés, des armes perfectionnées, etc., et le menaça de déchéance, dans le cas où il ne rentrerait pas dans les limites tracées par les firmans impériaux. Pendant un instant, on put croire que la guerre allait éclater; mais le conflit s'apaisa, et Ismaïl put inaugurer solennellement le canal de Suez, le 20 novembre 1869. Au commencement de l'année suivante, il consentit, pour éviter une rupture avec la Porte, à lui livrer ses frégates cuirassées et ses fusils à aiguille, mais en exigeant, en retour, 15 millions. Depuis cette époque, le vice-roi a eu un différend, qui n'a point encore été réglé, avec la Compagnie du canal de Suez, et il a envoyé, en 1872, une expédition militaire en Abyssinie.

ISMAÏLIA, ville d'Egypte, située sur le canal de Suez et sur le bord du lac Timsah,